

LIBRISFILMS, TARANTULA ET BANANA FILMS
PRÉSENTENT

François
BERLEAND

Clémentine
CÉLARIE

Audrey
DANA



LA DIFFERENCE, C'EST QUE C'EST PAS PAREIL

Un film de Pascal Laëthier



Armelle DEUTSCH, Alexandra ANSIDEI, Atmen KELIF, Claire NEBOUT, avec la participation de Roger DUMAS,
Karina TESTA, Eric SAVIN, Gilles COHEN, Geordy MONFILS, Etienne CHICOT

WWW.LADIFFERENCE-LEFILM.COM

LIBRISFILMS, TARANTULA et BANANA FILMS Présentent

LA DIFFERENCE, C'EST QU'EST PAS PAREIL

Un film de Pascal LAETHIER

François BERLEAND

Clémentine CELARIE

Audrey DANA

avec

Armelle DEUTSCH, Alexandra ANSIDEI, Atmen KELIF, Claire NEBOUT, avec la participation de Roger DUMAS, Karina TESTA, Eric SAVIN, Gilles COHEN, Geordy MONFILS, Etienne CHICOT

Durée du film : 1h25

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.zeligfilms.fr

SORTIE NATIONALE LE 20 MAI 2009

Distribution

Zelig Films
33, av.Philippe Auguste, 75011 Paris
Tel : 01 53 20 99 68
E-mail : contact@zeligfilms.fr
www.zeligfilms.fr

Relations Presse

Etienne Lerbret/ Anaïs Lelong
36, rue de Ponthieu, 75008 Paris
Tél: 01 53 75 17 07
E-mail : etiennelerbret@orange.fr
anaïs.lelong@gmail.com



SYNOPSIS

Sylvain s'est absenté pendant une quinzaine d'années et il revient en France à l'occasion d'une cérémonie familiale. Il renoue avec ses enfants et son ex-femme. Mais les réunions de famille ne se passent jamais comme on le souhaiterait, surtout quand votre arrivée n'est pas souhaitée par tous...



ENTRETIEN AVEC **Pascal Laethier**

Après avoir suivi différentes voies, notamment des études de sociologie, puis un cursus pour devenir psychanalyste, c'est vers le cinéma que Pascal Laethier se tourne. Il suit les cours de l'Idhec dont il sort en 1986 puis gravite sur les plateaux de cinéma en tant qu'assistant durant près de 15 ans et passe derrière la caméra pour réaliser ses premiers courts-métrages, 18, rue Popincourt avec Jean-Pierre Darroussin en 1996, Comme un frère avec Isabelle Otero en 1998 et Accidents en 2000. Après une incursion dans le monde de la publicité et la conception de différents spots pour des marques prestigieuses, il réussit enfin à trouver les financements pour se poser sur son premier long-métrage, La différence c'est que c'est pas pareil, un récit qu'il a longtemps porté en lui.

L'histoire?

C'est l'histoire d'un homme qui est parti, qui a laissé ses enfants et qui revient quinze ans plus tard. Le film raconte la quête de ce type qui n'a jamais été père et qui se sent obligé de faire quelque chose pour ses enfants. Il bricole et cherche comment trouver une place juste pour les aider, mais pas du tout matériellement... Sur un mode symbolique... Celui de la transmission. Qu'est-ce que je peux donner à mes enfants pour leur faire toucher du doigt, ce que j'ai appris de mon rapport au monde ? Ce n'est finalement pas très différent de ce que je fais

tous les jours avec mes propres enfants. Je bricole en faisant attention de ne pas me faire sortir du jeu... Sylvain, interprété par François Berléand, revendique le fait de ne pas être un père. Il se trouve embarqué avec un jeune homme qui veut au contraire à tout prix en être un. Paradoxalement, il trouve une manière juste de parler à ce garçon qui suit le chemin inverse du sien. Ce qui se joue à ce moment-là, est de l'ordre de la transmission. Il ne s'agit pas d'un simple passage de relais : « Tiens, je te donne un paquet », mais de la prise en compte d'un certain rapport au langage.

La mise en place du projet?

Il faut être deux pour faire un film... Au moins deux comme disait l'autre... Un film c'est le résultat de différentes rencontres, d'abord avec un producteur... ensuite avec les comédiens, les techniciens... A l'origine, mon premier producteur voulait une comédie, un film populaire. Et ça m'intéressait parce que je suis plus naturellement porté vers des sujets plutôt intellectuels, ou des histoires plus noires. Nous nous sommes orientés ensemble vers une histoire de famille centrée sur le retour d'un père absent. Mais le projet a été ensuite abandonné, et j'ai dû faire autre chose, exercer un autre métier, avant que Véronique Rofé et Jean Luc Van Damme, les deux producteurs du film, s'intéressent à cette histoire et transforment ce projet en réalité.



La figure du père

Il est difficile de répondre à ce questionnement. Avec les mères porteuses, la prochaine question sera plutôt qu'est-ce qu'une mère ? Jusqu'à présent c'était la seule chose sur laquelle on pouvait tabler. Le père était incertain, mais la mère était sûre... Mais revenons au père. C'est assez compliqué de parler de lui. Soit on tombe dans une description creuse et complaisante du type sympa, montré comme un nul, mais tellement touchant... Il est décrit alors comme le grand frère ou comme une sorte d'assistant de la mère. Ou alors, sur le bord opposé, on dresse un panégyrique de la fonction paternelle, d'un certain rapport à l'autorité et à la loi. Et ça, ce n'est plus possible aujourd'hui parce que cette image de la paternité est immédiatement assimilée au patriarcat. En même temps je voulais défendre l'idée que le père occupe une place singulière qui n'est pas celle de la mère, que les rôles ne sont pas interchangeables et que justement, « la différence, c'est que c'est pas pareil ».

L'écriture du scénario ?

Ca a été très long, mais je trouve que la dernière version du script, celle qui a été tournée, est assez équilibrée. Elle est à la fois très personnelle et très accessible. Je porte une attention particulière aux dialogues. Au début, Clémentine Célerié n'était pas du tout satisfaite de son rôle. Elle m'a demandé de l'étoffer et de lui écrire des scènes. Par exemple, la scène du petit-déjeuner à la fin du film entre Clémentine et Gilles Cohen. Je me suis inspiré d'un film de Christian Jacques dialogué par Jeanson

qui s'intitule « Un revenant »... Une très belle scène entre Jovet et Marguerite Moreno dont j'ai gardé la structure. Une des difficultés de l'écriture du script, c'était de donner une importance égale aux trois filles de la famille sans être superficiel ou anecdotique. Pour le rôle de Claire, par exemple, qui est interprété par Armelle Deutsch, il fallait définir le personnage d'une jeune homosexuelle sans tomber dans les poncifs ou les platitudes habituelles sur l'homosexualité au cinéma et surtout sans perdre ce qui m'intéressait dans les personnages des filles, leurs relations au père qui sert de fil au récit.

Un intense foisonnement

Le film donne l'impression d'être plein comme un œuf. Ça foisonne... C'est un peu le problème quand on fait un premier film à 50 ans... Ça ressemble à certains films d'Albert Valentin qui épuisent en 90 minutes les sujets de 10 longs-métrages. En même temps, j'ai choisi consciemment cette forme et je la revendique. C'est rapide, ça déménage, on passe sans cesse d'une scène à l'autre... J'aime bien l'idée qu'un film est fait pour défendre un point de vue, des idées... même si c'est une comédie. J'essaie d'avoir une haute idée du public auquel je m'adresse. Je trouve qu'il y a beaucoup trop de films où les réalisateurs méprisent le public en leur servant juste ce qu'il faut pour que « ça le fasse ». Ils cessent de faire du cinéma, pour se faire la salle, comme disait Sacha Guitry.

La dimension de François Berléand ?

Il y a eu une vraie rencontre entre le comédien et le personnage de Sylvain. Il a apporté beaucoup d'intelligence, de finesse et de drôlerie à son personnage. Il a une sorte d'ironie distante et d'élégance naturelle qui apportent une dimension supplémentaire aux rôles qu'il incarne. C'est un comédien qui a une grande exigence vis à vis de lui-même et donc vis à vis des autres. Il a un regard acéré et sans complaisance sur son travail. Ça n'a pas l'air comme ça, parce qu'il est incroyablement drôle et qu'il passe son temps à plaisanter et à faire rire tout le monde sur le plateau, mais c'est quelqu'un qui est très sensible à la question de la vérité et avec qui un metteur en scène ne peut pas tricher. Autre chose encore, je crois que s'il fallait définir François, je dirais de lui que c'est l'un des rares comédiens véritablement modernes, parce qu'il porte en lui une complexité, un charme âpre, un mystère, et une présence faussement discrète, autant de caractéristiques qui sont celles de l'homme d'aujourd'hui.

Connexions personnelles

J'ai fait une oeuvre de fiction, il n'y a pas de doute, même si certains éléments du récit sont effectivement très personnels. Par exemple, l'anecdote du père ne reconnaissant pas l'un de ses fils est véridique. Mon père n'a pas reconnu l'un de mes frères à l'occasion d'une fête de famille... et ce qui est amusant c'est qu'au cours du travail d'écriture, certaines personnes soutenaient que la scène n'était pas crédible. Mais bon, ce n'est pas parce que ça c'est passé que c'est forcément vrai.

La vérité n'est pas la réalité. Elle est d'un autre ordre...

Les photos, une harmonie faussée

J'ai commencé à réaliser une première série avec mes enfants et ma famille. C'est une idée un peu spéciale de faire des portraits de famille en déguisant toute une lignée comme le plus ancien sur la photo. Une photo avec trois générations où tout le monde est grimé en grand-père. Une autre photo où les mêmes personnes sont grimées en grand-mère. Je vous laisse imaginer, moi, habillé et maquillé comme le clone de ma mère. Vous ne trouvez pas que c'est une vision assez monstrueuse, mais assez juste de la famille d'aujourd'hui ? Une famille où chaque enfant serait sommé d'adopter soit l'identité de la mère ou celle du père... Ça me rappelle cette question qu'un oncle me posait souvent d'un air faussement naïf quand j'étais enfant... « Dis-moi, mon petit Pascal, tu aimes mieux ton père ou ta mère? ». C'est d'ailleurs sûrement ce qui va se passer dans quelques années quand les enfants porteront à la fois le nom de la mère et celui de leur père accolé. Quand ils auront à leur tour des enfants, ils devront choisir de garder un seul des deux noms. J'imagine le préposé derrière le guichet de la mairie qui leur demandera : « Alors finalement, qui est-ce que vous aimez le mieux, votre mère ou votre père?... »

Eclosion

Quand on est en face d'un comédien et qu'il commence à dire les mots que l'on a écrit, c'est un moment particulier. On voit une forme sortir de la glaise... Ça n'est pas un moment joyeux... Plutôt jouissif et sacré. L'impression d'un au-delà convoqué sur le plateau... L'impression d'assister à une sorte de rite païen.







ENTRETIEN AVEC **François Berléand**

Acteur phare aujourd'hui du cinéma français qu'il illumine régulièrement de son cynisme décapant en abordant avec humour des personnages d'une ignominie déconcertante, autoritaires et souvent insupportables, François Berléand a su imposer sa personnalité tout en se préservant, en conservant une réelle modestie artistique, en restant proche de son métier, en se tournant vers des sujets décalés, des jeunes auteurs, en secondant régulièrement des réalisateurs se lançant dans leurs premiers films. Il trouve ici dans celui de Pascal Laethier, un rôle qui lui sied parfaitement, un rôle lui permettant d'exploiter avec intelligence une nouvelle facette de son humanité, celui d'un rôleur égoïste mais d'une grande tendresse cachée.

Une première approche enthousiaste

Comme je lis beaucoup de scénarios, ma première démarche est toujours de me demander si j'ai déjà abordé le type de personnage que l'on me propose de jouer, tout en restant évidemment particulièrement vigilant sur la qualité d'écriture, même s'il m'est arrivé d'accepter certains rôles juste pour le personnage, ce que j'ai parfois regretté mais j'assume mes choix. Ici, Pascal me proposait d'approcher un personnage que je n'avais jamais eu la chance d'appréhender. Je joue souvent des salopards, des hommes horripilants et le cynisme désabusé m'a beaucoup plu, touché. C'est un personnage dans la lignée de ceux de Woody Allen, un personnage dont le cynisme est imprégné d'une certaine forme de tendresse. Il a délaissé sa famille il y a plus de 20 ans, c'est un être profondément égoïste ne pensant qu'à lui, mais qui, en revanche ne nourrit aucune méchanceté envers son prochain. Il ne ressent juste aucune forme d'affection pour ceux qui lui sont proches, il n'a aucune conscience paternelle et Pascal a poussé la caricature assez loin, ce qui m'amuse beaucoup. C'est un personnage qui n'est finalement pas aussi détestable qu'il le laisse paraître et je me suis efforcé de le rendre sympathique. Je trouvais intéressant de rebondir sur cette dimension cynique tout en la compensant par une réelle gentillesse. Il se dégageait ainsi du scénario et du film une ironie chaleureuse, proche du style de Christian Auster, une

ironie s'opposant au cynisme tranchant d'un écrivain comme Michel Houellebecq. C'est un personnage que je trouve proche d'une certaine réalité et, du coup, un personnage dont l'on se sent proche, notamment les gens de ma génération, ceux qui ont vécu mai 68 et connu cette fameuse interdiction d'interdire. C'est un film reflétant en ce sens assez bien la société contemporaine au travers d'un ancien soixante-huitard. Je pense que nous pouvons tous nous reconnaître en l'un de ses personnages, en ce sens c'est une histoire qui devrait parler aux spectateurs.

Une truculente folie

Ce qui m'a immédiatement séduit c'est le ton adopté par Pascal, un ton très peu exploité dans les comédies françaises. Il se dégage de son récit une délicieuse folie, portée notamment par le côté excentrique d'Agnès interprétée par Audrey Dana, mais se retrouvant en chacun des personnages. Le regard que pose Pascal sur les femmes est succulent, il se rapproche de la vision d'un Woody Allen et se rapproche en ce sens de son univers. Il n'y a aucune judaïté dans son récit mais on y retrouve cette même dérision jubilatoire avec laquelle il finit par poser en quelque sorte le postulat que la femme est hystérique et l'homme lâche, c'est une définition très drôle de l'humanité. Les deux filles homosexuelles se positionnent entre les deux pôles, entre l'hystérie et la lâcheté, leur couple fonctionne assez bien, mieux que les autres, enfin presque... Au-delà de Woody Allen, on pense effectivement aux pièces de Tchekov, à son approche de

la comédie. Mon père était russe, on appelait ma grand-mère Babouchka et chez nous les rires étaient souvent très proches des larmes. Dans la culture slave, la tragédie est toujours transcendée par une forme de dérision. Je me souviens des réactions de mon père ou de ma grand-mère, ils ne comprenaient pas les interprétations françaises des pièces de Tchekov. Ici, dans l'écriture de Pascal et l'interprétation des différents comédiens, le rire n'est jamais très loin du drame. J'espère que le public sera sensible à ce ton, à cette histoire.

L'abandon

J'ai trouvé qu'il abordait l'abandon avec une très grande pertinence. Je suis d'une certaine façon un enfant abandonné. J'ai écrit un livre, *Le fils de l'homme invisible*, dans lequel je suis revenu sur les absences régulières de mon père, des absences qui ont bouleversé mon enfance. J'ai toujours cherché à fuir la réalité quotidienne qui était la mienne, je me réfugiais au cœur d'un monde imaginaire, je fuyais l'école pour m'enfermer dans les salles de cinéma par exemple. Quand j'ai découvert le scénario de Pascal j'ai trouvé qu'il s'accordait assez bien avec ma propre expérience. Ce qui me plaît dans le film c'est de me retrouver face à un personnage hors de la réalité, il est dans la sienne, mais pas dans la réalité de la vie, une réalité qu'il ignore.





L'image du père

Le film reflète assez bien l'avancée sociale qui s'est opérée. J'ai été personnellement élevé à l'image d'un père à l'ancienne, assurant financièrement, que l'on croisait quotidiennement, mais avec lequel nous avions des rapports assez froids, conventionnels. S'il partageait, par exemple, nos repas le soir, nous n'avions pas le droit de parler à table. Après je suis père moi-même et, pour le coup, j'ai été un père trop présent, légèrement étouffant, je n'étais pas assez sévère, trop conciliant, j'en ai parlé avec mes enfants dernièrement, ils m'ont fait comprendre que je n'avais pas été assez dur avec eux. Les parents parfaits n'existent pas, heureusement, les enfants ne pourraient certainement pas le supporter. Le fait qu'il y ait dans le film trois pères différents, croqués de façon assez étonnante, permet de voir ce que cela peut donner, même si Eric n'est pas encore vraiment père, on devine que ce sera un papa poule. J'aime assez ce fil conducteur.

L'angle psychologique

C'est rare de trouver dans un scénario des citations de Spinoza et parallèlement, Sylvain s'ouvre de plus en plus, ce qui dénote d'une certaine forme d'intelligence, très agréable à porter. C'est un réel bonheur d'avoir à interpréter ce genre de dialogues et cela me comblait de m'emparer ainsi d'un personnage maîtrisant les mots, la philosophie, les règles du discours. Ce fut

en ce sens une expérience enrichissante, j'ai en effet tendance à parler très vite et il m'a fallu faire un gros travail sur le phrasé pour l'appréhender, trouver une articulation différente, plus précise, plus lente, proche de celle de Mathieu Amalric, par exemple, dont je me suis inspiré.

La fougue d'un premier film

J'adore l'ambiance qu'il en ressort. C'est toujours une question de vie ou de mort. Il faut réussir, c'est impératif pour pouvoir enchaîner sur un second film. Comme sur le tournage d'un court-métrage, les gens s'investissent pleinement sans courir après l'argent et personne ne râle si l'on fait des heures supplémentaires. Il y a souvent une réelle osmose, une entraide entre les différents membres de l'équipe, ce qui finalement est assez rare.

Une aventure harmonieuse et collective

Tous les personnages existent en profondeur, c'est un vrai film choral, personne n'est à la traîne, chacun ayant une position à défendre, même brièvement, ce qui est porteur et enthousiasmant. C'est l'une des raisons qui m'a donné envie d'accepter ce projet, sans oublier qu'un rôle c'est toujours un cadeau du ciel, j'en suis conscient et toujours ravi de me lancer dans une nouvelle aventure et celle-ci fut particulièrement riche en rencontres, en échanges.

LISTE ARTISTIQUE

SYLVAIN

ANNE

AGNES

CLAIRE

LISE

PAUL

DIANE

LE GRAND-PERE

VERONIQUE

PIERRE

GEORGES

GABRIEL

CHRISTIAN

FRANCOIS BERLEAND

CLEMENTINE CELARIE

AUDREY DANA

ARMELLE DEUTSCH

ALEXANDRA ANSIDEI

ATMEN KELIF

CLAIRE NEBOUT

ROGER DUMAS

KARINA TESTA

ERIC SAVIN

GILLES COHEN

GEORDY MONFILS

ETIENNE CHICOT



FRANCOIS BERLEAND



ALEXANDRA ANSIDEI



GEORDY MONFILS



GILLES COHEN



ARMELLE DEUTSCH



ATMEN KELIF



KARINA TESTA



ROGER DUMAS



CLAIRE NEBOUT



AUDREY DANA



ERIC SAVIN



CLEMENTINE CELARIE



LISTE TECHNIQUE

REALISATEUR

PASCAL LAETHIER

SCENARISTES

PASCAL LAETHIER

SANDRINE MARTIN

GUILLAUME ADLER

PRODUCTEURS

VERONIQUE ROFE (LIBRISFILMS)

JEAN-LUC VAN DAMME (BANANA FILMS)

DONATO ROTUNNO (TARANTULA)

DIRECTEUR DE CASTING

MICHAEL LAGUENS

IMAGE

PHILIPPE GUILBERT

SON

DIRK BOMBAY

INGO DUMLICH

ALEK GOOSSE

1ER ASSISTANT REALISATEUR

MICHAEL WEILL

MONTAGE

VIRGINIE BRUANT

DIRECTEUR DE LA PRODUCTION

FREDERIC BAL

MUSIQUE

DAVID LABORIER

SCRIPTE

HELOISE MOREAU

COSTUMES

CATHERINE MARCHAND

DECORS

CHRISTINA SCHAFFER

MAQUILLAGE

NANCY BAUDOUX

DISTRIBUTION

ZELIG FILMS

Une coproduction France / Luxembourg / Belgique.
Avec la participation de CANAL PLUS, CINECINEMA et TPS STAR, du FONDS NATIONAL DE SOUTIEN A LA PRODUCTION AUDIOVISUELLE DU GRAND-DUCHE DE LUXEMBOURG.
Avec le soutien de la REGION LANGUEDOC ROUSSILLON en partenariat avec le CNC, du tax shelter du Gouvernement fédéral de Belgique, de MEDIA.
Photos : JEROME PREBOIS. Artwork : Josué Pichot www.fcinq.com
UNE DISTRIBUTION ZELIG FILMS www.zeligfilms.fr



LA DIFFERENCE, C'EST QUE C'EST PAS PAREIL

Un film de Pascal Laëthier



STOCKS COPIES, BANDES ANNONCES, PUBLICITE
DISTRIBUTION SERVICE